

Avant-propos

La plupart des histoires n'ont ni début ni fin. Elles font partie d'un tissu continu. Nous ne pouvons pas dire quand l'esclavage commença en Afrique occidentale, mais c'était certainement bien avant la période que j'étudie. Et nous ne pouvons pas non plus dire quand il a pris fin, puisqu'en aucun des trois pays étudiés il n'y a de lieu où des personnes sont la propriété légale d'autres personnes. Il y a tout de même des personnes appelées « esclaves » dans les différentes langues locales, bien que peu de ces personnes soient sous le contrôle d'un quelconque maître. Les historiens imposent des débuts et des fins afin de mieux comprendre notre passé. Cette étude de l'esclavage porte sur trois pays. Je choisis de commencer avec l'abolition de l'esclavage par l'Assemblée nationale française en 1848, mais je n'écris pas d'histoire de la politique administrative. Je m'intéresse à l'esclavage en Afrique, ce qui implique une compréhension des relations des Africains entre eux et avec les envahisseurs européens sur leur terre. Cela veut dire que j'ai été obligé de faire un pas en arrière afin de considérer le monde dans lequel les Français faisaient intrusion et qu'ils ont par la suite contribué, en partie, à façonner. Il n'y a pas non plus de date limite pour conclure. Le cœur de l'étude traite de la période débutant en 1876, quand le procureur de la République Darrigrand tenta de mettre en vigueur l'abolition, et se terminant vers 1921, lorsque prirent fin les bouleversements causés par le retour des tirailleurs* à l'issue de la Première Guerre mondiale. Mais la lutte ne prit pas fin et, d'une manière certaine, elle n'est pas encore achevée. À chaque génération, les termes évoquant cette lutte changent, mais son existence demeure. On a souvent répété que la traite des esclaves exportatrice a intégré l'Afrique dans l'économie mondiale, mais le fait le plus important est que l'horreur des siècles de mise en esclavage et de traite des esclaves a laissé les traces de son impact sur les structures sociales, les cultures et les personnalités de l'Afrique.

J'avais initialement l'intention d'étudier toute l'Afrique occidentale française, car j'ignorais au départ la quantité de données que j'allais trouver. J'avais déjà été frappé par les silences dans le récit. J'ai fini avec plus de données que je ne pouvais traiter, en grande partie, parce que je n'ai

pas cessé de creuser dans les archives pendant vingt-cinq ans. La prise en compte du récit oral a été la plus difficile, car presque toutes les personnes descendant d'esclaves étaient réticentes à reconnaître cette ascendance, mais les entretiens réalisés, à la fois, me fournirent des moments de vérité et donnèrent une compréhension plus profonde des personnes que j'étudiais. La plus grande partie de ma documentation provient de sources archivistiques. Souvent décevantes en raison de leurs lacunes, les archives abondent en informations chaque fois qu'il y avait une crise. J'ai également été aidé par des missionnaires qui répondirent de manière très humaine aux souffrances imposées par un système que les administrateurs coloniaux et les militaires acceptaient, et qui ont apporté leur éclairage tant sur l'esclavage que sur l'administration coloniale.

Ce travail fut un très long et gratifiant voyage et a été partagé avec des amis et collègues merveilleux. Je ne pourrais pas citer toutes les personnes qui m'ont aidé ou qui ont stimulé mon analyse, mais je suis obligé de remercier certains d'entre eux. En premier et avant tout, je dois remercier celui qui m'a guidé pendant mes expéditions sur le terrain. Mon voyage avec Mohammed Mbodj à Kaymor au Sénégal en 1975 fut le début de quarante-cinq ans d'amitié. En 1988, Issaka Bagayogo m'apprit beaucoup sur la stratégie de recherche. Jonkoro Doumbia voyagea avec nous et enrichit ma compréhension de l'histoire des Wasulunke. Aly Kampo m'aida à Bamako et fit des recherches pour moi à Masina. Almamy Malik Yattara m'a également aidé à Bamako en 1981. Feu Abdoulaye Barry a traduit bon nombre de mes cassettes. À Dakar, Boubacar Barry et sa femme, Aïda Sow, m'ont souvent hébergé, m'ont présenté à d'autres et m'ont stimulé intellectuellement. Charles Becker a généreusement partagé sa connaissance profonde de son pays d'adoption. Malgré son emploi du temps chargé, Abdoulaye Bathily a souvent trouvé le temps de m'inviter à déjeuner. Saliou Niang m'a offert l'hospitalité à Kabakoto dans le Saalum, comme l'a fait la famille Ngom à Kaolack et à Dakar, spécialement Babacar, Boubacar, Doudou, Frankie, Habib et leur père, feu Alboury Ngom.

J'ai été accompagné par d'autres partenaires et collègues : Richard Roberts et moi, nous poursuivons une conversation depuis quarante ans, et Paul Lovejoy m'a fourni plus d'idées qu'il ne me fallait. Plus que les autres, Claude Meillassoux a formé mon esprit concernant l'esclavage, même si nous n'étions pas toujours d'accord. Fred Cooper est probablement le critique le plus perspicace que j'aie jamais eu. Parfois, je me suis appuyé sur les recherches et la collaboration de Bernard Moitt et d'Ann McDougall. J'ai partagé mon temps au Sénégal avec Donal et Rita Cruise O'Brien, George Wesley et Marian Johnson, Jonathan Barker et Peter Mark.

Richard Roberts, Fred Cooper, Paul Lovejoy, Charles Becker, Elka Klein et Suzanne Silk Klein ont tous lu ce manuscrit, m'ont aidé à l'améliorer. Certaines parties ont été relues par Nehemia Levtzion, James Searing, David Robinson et Suzanne Miers.

J'ai une dette envers de nombreux archivistes et bibliothécaires. J'ai travaillé dans plus d'une douzaine de bibliothèques, centres de documentation et d'archives. J'ai une reconnaissance particulière pour Jean-François Maurel à Dakar et à Aix, pour Saliou Mbaye, son successeur hautement compétent, à Dakar, ainsi que pour feu père Bernard Noël, responsable des archives des Pères Spiritains à Chevilly-Larue, père René Lamey des Pères Blancs à Rome et Aly Onoigba à Bamako. Claude Ardouin m'a guidé au Mali et à propos de la cuisine bambara. Parmi mes nombreux amis dans les personnels des archives, je dois mentionner tout particulièrement Oumar Bâ à Dakar ainsi que « la bande » de Bamako. Plusieurs collègues chercheurs m'ont envoyé leurs thèses ou leurs manuscrits, dont François Manchuelle, John Hanson, John O'Sullivan, Moustapha Kane, Andrew Clark, Kathryn Green, Maria Grosz-Ngate, James Searing, Babacar Fall, Steve Harmon et James Webb. À différents moments, j'ai discuté à propos de leurs recherches avec Judith Irvine, le commandant Louis Baron, Andree Wynkoop, Salmana Cissé, Peter Mark et Robert Baum. Chacun d'eux m'a aidé à résoudre une ou plusieurs questions. Marie Perinbaum a enrichi mon travail avec sa recherche et son amitié. Je pleure sa disparition, comme celle de Moustapha Kane et de François Manchuelle. Ils avaient tous encore beaucoup à donner. Le commandant Baron m'a aimablement fourni un exemplaire dactylographié du journal de Charles Monteil. Robert Harms m'a donné un exemplaire de la thèse d'Ismael Barry. Je remercie vivement Mamadou Diouf, Pathé Diagne, Papa et Francine Kane, Momar Diagne, Omar Kane, Samba Dieng, Amady Ali Dieng et Mbaye Guéye à Dakar. Je suis reconnaissant envers Alpha Konaré, l'actuel président [en 1998] du Mali et sa femme historienne, Adam Ba à Bamako. Denise Bouche m'a probablement incité à entreprendre cette étude, mais je remercie également tous ceux qui m'ont aidé : Roger Pasquier, Jean-Loup Amselle, Emmanuel Terray, Catherine Coquery-Vidrovitch, Marc Michel, Jean Bazin, Jean Boulègue, François Renault, Paule Brasseur, Jean Copans, Jean Schmitz, Gillian Feeley-Harnik, Sydney Kanya-Forstner, Myron Echenberg, Patrick Manning, Joseph Miller et Dennis Cordell. Parmi les innombrables étudiants diplômés qui ont effectué une partie des recherches ou des traductions pour moi, je cite : Maria de Sousa Lahey, Anshan Li, Chidi Nwaubani, Ugo Nwokeji et Chima Korieh. Igor Kopytoff m'a stimulé en débattant avec moi. Philip Curtin a été un chercheur modèle, même si, ici encore, j'ai parfois perfectionné mes idées en opposition aux siennes.

Cette recherche a été généreusement soutenue pendant ces années par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. J'ai aussi bénéficié des subventions de recherche du Conseil canadien et du Conseil de recherche en sciences sociales. Une bourse du Woodrow Wilson Center de Washington m'a permis de débiter la rédaction dans un merveilleux milieu collégial. Je remercie aussi les différents éditeurs des Presses universitaires de Cambridge, surtout pour leur patience. Il y a quinze ans déjà, j'avais promis ce manuscrit à Robin Derricourt. Jessica Kuper m'a soutenu pendant les révisions définitives et Janet Hall a été une éditrice formidable, aux yeux d'aigle.

Enfin, j'ai trois dettes tout à fait particulières. D'abord envers Suzanne qui m'a aidé à éliminer les infinitifs inopinément scindés et des maladroites françaises. Elle a vécu avec ce projet depuis le début et reste l'une de ses critiques les plus aiguisées. La seconde envers ma mère. Son esprit et son accompagnement ont enrichi ma vie et mon travail. J'aurais voulu donner ce livre à ma mère, mais je pense qu'elle avait compris les bonnes raisons pour lesquelles cela a pris si longtemps. Enfin, envers des hommes âgés aux mains calleuses et aux cheveux gris, qui m'ont fait entrer dans leurs vies, m'ont hébergé et m'ont fait part de leur histoire. Je tiens à remercier et à honorer tous ceux qui cherchèrent leur liberté, et leurs enfants qui ont continué le processus de la reconstruction. Je croyais, à un moment donné, que je devais garder les noms de mes informateurs anonymes mais plus je cherchais, plus je développais une admiration constante pour ceux qui avaient fait face à l'adversité pour construire de nouvelles vies. Les meilleurs jours de ma recherche sur le terrain furent les moments d'auto-affirmation. Je me souviens de Biraan Ture qui parlait de la manière dont il a travaillé seul pour créer l'agglomération qui est aujourd'hui un village prospère. Je me souviens de Dokoro Samake disant que ceux qui vivaient à Ntentu étaient là parce que leurs parents, de retour de l'esclavage, reconstruisirent leur village. Plus que tout, je me souviens d'un homme âgé dans un village près de la Transgambienne qui posait des questions pendant l'entretien et qui, d'un coup, me dit de regarder les camions transportant la récolte d'arachide plus loin sur la grand-route. Beaucoup de ces camions, m'a-t-il dit, sont la propriété des *jaam* qui les conduisent. Pour finir, il annonça fièrement qu'il n'avait lui-même eu qu'un seul maître, Léopold Sédar Senghor, président à l'époque du Sénégal. Je célèbre ces personnes et je salue leurs réussites.